

Hommes de foi, hommes de sciences.
Missionnaires maristes et ethnographes en Océanie
Lionel Roos-Jourdan

Introduction

Mon premier est un magnifique papillon bleu et noir, mon second est aussi un papillon des Antipodes, mon tout est lié à l'histoire missionnaire mariste. A moins d'être féru d'histoire missionnaire ou passionné d'entomologie, vous ne voyez pas le lien, alors quelques indices supplémentaires s'imposent.

Le nom de mon premier papillon est *montrouzieri boisduval* quant au second, c'est un *polyura sacco*. Ils ont été découverts par Xavier Montrouzier (1820-1897) et Albert Sacco (1920-2002), deux missionnaires maristes dans le Pacifique.

Loin de la légende noire, lieu commun trop souvent véhiculé, qui fait du missionnaire un fantassin de Dieu fanatique et inculte, l'étude historique des missions d'Océanie nous révèle, sinon une légende dorée, une réalité bien différente.

Nous connaissons de mieux en mieux cette histoire car les ouvrages et les recherches se multiplient, et ce, d'autant plus que de nombreuses sources ont été publiées ces dernières années comme « les lettres reçues d'Océanie ». ¹ Ces documents nous permettent de découvrir l'apostolat de ces hommes lancés à la conquête des âmes océaniques, témoignant de leurs difficultés, de leurs échecs et de leurs réussites.

Pourtant à y regarder de plus près, leurs actions se limitent-elles au seul champs religieux ? Les missionnaires ne deviennent-ils pas aussi à l'image de nos deux entomologistes, parfois naturalistes, mais aussi linguistes ou ethnographes ?

Bref, ces hommes de Dieu sont aussi des hommes de culture ; quels sont alors leurs domaines de prédilection, leurs motivations, et pour quel résultats ?

Si la mission première des religieux était la conversion des populations, le développement spirituel de celles-ci n'a-t-il pas été souvent accompagné d'un développement culturel et même social ? L'évangéliste, se faisant aussi, éducateur, instructeur, soignant...

Ces missionnaires, hommes et femmes de foi, hérauts de l'Évangile, souvent héroïques, n'ont-ils pas été aussi des passeurs de culture ?

Il serait trop long et même un peu fastidieux, de dresser un inventaire complet de l'apport des missionnaires (prêtres, frères et sœurs) à la culture, à la connaissance, au développement des Océaniens et de leurs territoires. Aussi ne pouvant aborder des thématiques aussi variées que l'étude des langues, des sciences naturelles, l'instruction ou l'action sanitaire... nous nous limiterons, dans un premier temps, à la seule discipline ethnographique et à quelques figures missionnaires.

Enfin notre cadre chronologiques privilégiera le XIX^{ème} sans exclure cependant le XX^{ème} siècle jusqu'aux années 1970.

Les écrits des missionnaires et ethnographie

Les écrits des missionnaires sont de natures diverses, lettres, notices, rapports, histoires, articles, ouvrages, sous des formes variées (manuscrits, imprimés) et à destination de lecteurs qui le sont tout autant, famille, amis, confrères, grand public...

Dans cette diversité, les lettres reçues d'Océanie sous le généralat du P. Colin, par leur quantité (1365 documents), mais aussi leur intérêt (il s'agit des débuts de la mission mariste en Océanie), attirent particulièrement notre attention.

Des lettres toutefois délivrent des informations parcellaires, avec des commentateurs parfois peu rigoureux car non spécialistes de ces univers nouveaux.

Des considérations géographiques et ethnographiques sont présentes dans les lettres des missionnaires et ce, dès les premières. Laissant de côté l'année 1837, qui correspond au voyage vers le Pacifique, un rapide sondage, dans les *Lettres reçues d'Océanie*, portant sur les années 1838, 1839 et 1840, avec respectivement, 9, 13, et 38 documents le fait apparaître. Sur ces 60

¹ Charles Girard sm, « *Lettres reçues d'Océanie* », Karthala-Société de Marie, Paris-Rome, 2009.

lettres, 14 comportent des mentions géographiques ou ethnographiques. Elles sont adressées au supérieur général pour 6 d'entre elles, à la famille pour 4, et à des confrères ou connaissances pour 4. De fait, et c'est somme toute compréhensible, les considérations pastorales et plus encore matérielles, les difficultés ou progrès et espoirs des missions sont plus souvent évoqués ici. De plus, certaines lettres ne comportent que quelques notions géographiques ou ethnographiques très minces ou vagues. Ainsi, la lettre de Mgr. Pompallier (L.R.O. doc. 24) qui compte huit pages ne consacre que quelques lignes et encore assez banales, au caractère des néo-zélandais (Maoris). Pourtant, au fil des lettres des sujets aussi parcellaires que variés sont abordés : agriculture, paysages, habitat, mais aussi coutumes, croyances, traits moraux ou physiques des populations.

De fait, les observations notées ont souvent un caractère bien peu scientifique, ce que l'on ne serait reprocher aux missionnaires, n'échappent pas aux préjugés de l'époque ou aux analyses un peu hâtives sur des situations rendues peu compréhensibles, pour des religieux qui découvrent un monde complètement nouveau et des populations dont ils ne maîtrisent pas encore la langue.

Dans ces conditions, nous comprenons mieux le P. Servant² quand il écrit (L.R.O. doc. 25) : « Il règne parmi eux (Maoris) des usages qui sont bien propres à faire rire, des jeux, des danses bizarres, des lamentations tout à fait ridicules. Il y a peu de temps, j'ai été témoin d'une scène de ce genre : deux vieillards se tenoient joints nez contre nez, et faisoient en cette situation une lamentation qui dura une forte heure... Cet usage a lieu à l'occasion de la mort de quelcun de leurs parents. En cette circonstance, ils se déchirent, se meurtrissent le visage avec des coquillages de mer. » Avec le temps le regard du missionnaire s'affine, le P. Servant qui ne donnait en mai 1838 que quelques informations, va en octobre 1839 (L.R.O. doc. 40), se livrer à une description plus précise et distanciée des rites funéraires, en une vingtaine de lignes. Il y décrira les principales étapes, les rites, participants, relevant même un mot maori désignant une estrade ou on dépose le défunt. Enfin et surtout, le missionnaire devenu conscient de la difficulté à appréhender la culture maori, dans cette même lettre, ne souligne-t-il pas : « Quoique le système religieux des habitants présente des choses très remarquables, je le passerai sous silence à cause que je n'en ai pas encore une parfaite connaissance. »

Les pionniers de l'ethnographie missionnaire

C'est donc, on l'aura compris, moins le nombre de documents que la qualité de certains d'entre eux qui donne leur valeur et même leurs lettres de noblesse aux écrits des missionnaires. Sur les 14 documents relevés, seuls quelques uns attirent notre attention cependant.

Ainsi le frère Joseph-Xavier³ dans une lettre de mai 1838, à sa famille (L.R.O. doc. 23), nous livre une description géographique précise de son île et en particulier de ses richesses agricoles : « Outre les cochons, les poules, les poissons qui sont en abondance, il y a encore l'igname qui est une grosse et excellente pomme de terre ; le fruit de l'arbre à pain, de la grosseur d'un melon ordinaire, qui dans la bonne saison à vraiment le goût de la brioche, la banane qui est en grande quantité et qui ne le cède point aux meilleurs fruits d'Europe, le taro... » Il fait aussi une description détaillée de la préparation, de la cérémonie et du rôle social du kava. Tout comme son confrère le P. Servant, il est marqué par les cérémonies qui accompagnent les funérailles, choqué par les mutilations sanglantes qui s'y déroulent, soulignant que c'est : « La seule chose qui répugne extrêmement. » (L.R.O. doc.23)

Bref, c'est avec une certaine distanciation, et somme toute de façon assez scientifique, que le missionnaire nous livre son texte bien rédigé, et ce, d'autant que simple frère, il n'a pas fait d'études sacerdotales.

Le P. Catherin Servant (L.R.O. doc. 40) dans une lettre d'octobre 1839 au P. Terrailon, se propose de donner à ce dernier : « La connaissance de quelques usages de la Nouvelle-Zélande. » Et de préciser l'importance de la musique, les formules de politesse, l'organisation sociale ou

² Louis Catherin Servant (1808-1860) appartient au premier groupe de missionnaires parti en 1836, après 4 ans passés en Nouvelle Zélande, il succède au P. Chanel à Futuna, y restera 13 ans.

³ Jean-Marie Luzy (1807-1873) membre du premier groupe de missionnaires qui part en 1836, il accompagnera le P. Bataillon à Wallis avant de rejoindre Sydney.

encore les lois de la guerre et les funérailles chez les Maoris. Le propos est précis et notre auteur semble s'être piqué d'ethnographie puisqu'on lui doit une note de...49 pages sur les *mœurs et coutumes des nouveaux-Zélandais* et surtout une histoire de Futuna.⁴ En effet, le P. Servant, successeur de Pierre Chanel martyrisé à Futuna, va (aidé du Fr. Delorme) préparer une histoire de la mission et des notes ethnographiques, à la demande du P. Colin supérieur général de la Société de Marie.⁵ Ce texte de commande, « *inspiré et dirigé par l'obéissance* », mais qui « *Expose des faits rapportés avec la plus grande exactitude, et propre à exciter la piété, et à satisfaire la curiosité.* »⁶ présente un intérêt certain qui lui vaut d'être publié. Dans la présentation de l'ouvrage Claire Moyse-Faurie, chargée de recherche au C.N.R.S. (L.A.C.I.T.O.) notait : « *La notice sur Futuna marque une exception car elle offre dans une large mesure une description quasi ethnographique de la flore et de la faune, des mœurs et des coutumes futuniennes, sans trop y mêler de jugements subjectifs.* »

Autre auteur, Pierre Bataillon,⁷ nous livre sur Wallis, une notice de 22 pages, document rédigé en juillet 1838 et mai 1839, destiné au P. Colin. La description est ici digne d'un géographe : « *L'île d'Ouvéa,...est appelée Wallis ou Maurelle par les géographes. Elle est située par les 13 degrés 30 de latitude sud et les 176 degrés de longitude ouest...Elle est composée d'une île principale qui a à peine 10 lieus de tour* » Et l'auteur de souligner après cette introduction géographique, les activités artisanales comme la fabrication du tapa, la tradition de four polynésien ou les croyances et mœurs des populations.

Des ouvrages plus apologétiques qu'ethnographiques

Les ouvrages s'intéressent peu à la géographie et à l'ethnographie, de l'avis même de leurs rédacteurs. Ainsi Mgr. Raucaz⁸ dans son livre intitulé : « *Vingt-cinq années d'Apostolat aux Iles Salomon méridionales* »⁹ note en sa préface : « *Il n'appartient pas aux vivants d'écrire leur propre histoire ; aussi ces les lignes qui suivent n'ont pas la prétention d'en être une...Elles ont surtout pour but de reconnaître l'importance du soutien matériel qui nous a été offert par nos bienfaiteurs et tout spécialement par les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance.* » et d'insister: « *La piété filiale et le culte des traditions de famille nous font un devoir de faire revivre la mémoire de nos aînés, dont le modeste héroïsme peut être pour tous de la plus haute édification.* » . Pour conclure : « *Puissent ces quelques lignes susciter parmi ceux qui les liront un amour plus grand pour les Missions et un désir plus ardent de coopérer, suivant leur moyen à la diffusion de l'Évangile. Puissent-elles surtout déposer dans le cœur de jeunes le germe de la vocation d'apôtre ...* »

L'entreprise menée ici entend surtout remercier les donateurs en leur faisant partager les progrès réalisés, faire mémoire des missionnaires qui les ont permis et susciter de nouvelles vocations missionnaires. Bref, les visées hagiographiques et apologétiques sont claires.

Une analyse même sommaire de l'ouvrage le confirme. A titre d'exemple, la courte (3 pages sur les 259 pages) notice sur le cannibalisme, sujet exotique et attendu de ce type de littérature, est bien décevante. Elle ne fait que reprendre quelques généralités anciennes empruntées à Mendana ou à Verguet. Et que dire pour la période plus contemporaine de tels propos : « *Un jeune homme racontait que, étant encore enfant, il avait été chargé par son chef de porter un quartier de chair humaine à un chef voisin pou l'inviter à prendre parti pour lui dans une guerre contre une tribu ennemie.* » (p.50) En l'absence de dates, de lieux et de protagonistes précis, on ne peut accorder crédit à ce texte. On l'aura compris inutile de chercher ici un intérêt géographique ou ethnographique, en revanche pour ce qui est de l'histoire missionnaire, d'un point de vue factuel,

⁴ Jean Coste sm - Gaston Lessard sm, *Origines maristes, 1786-1836*, tome 4, Rome, 1967, p. 353.

⁵ Claude Rozier sm, *Ecrits de Saint Pierre Chanel*, Rome, 1960, p. 29.

⁶ *Ecrits de Louis Catherin Servant*, Pierre Téqui éditeur, Paris, 1996, p.12.

⁷ Pierre Bataillon (1810-1877) membre du premier groupe de missionnaires qui part en 1836, il sera missionnaire à Wallis avant de devenir le premier Vicaire apostolique d'Océanie centrale en 1843.

⁸ Louis Marie Raucaz (1879-1934) arrivé aux îles Salomon en 1903, il en sera évêque en 1920.

⁹ Louis Marie Raucaz, *Vingt-cinq années d'apostolat aux Iles Salomon méridionales* (1898-1923), Vitte, Lyon, 1925.

les personnes, lieux et actions menées, évoqués sont plus intéressants. Finalement cette publication est plus révélatrice des mentalités et conceptions des Pères que des Salomonais.

Un ultime exemple, plus caricatural encore, vient corroborer, ces conclusions. Il s'agit de la publication en 1932, de *la Croix dans les Îles du Pacifique*, sous-titrée *Vie de Mgr. Bataillon*.¹⁰ Dans l'avant-propos les rédacteurs précisent que : « *La Société de Marie a voulu rendre plus accessible au grand public l'incomparable trésor de sa littérature missionnaire. Dans ce livre, on ne trouvera donc pas une étude ethnologique ou géographique, mais une biographie inspirée par un désir de vulgarisation apostolique.* » et d'ajouter : « *Les auteurs de cet ouvrage et de sa révision déclarent, conformément aux décrets de l'Église romaine, n'avoir rien voulu écrire qui fut en dehors de ses règles, et protestent à son égard de leur entière et filiale soumission.* » On ne saurait être plus clair. Le présent ouvrage, n'est en fait que la le résumé d'un premier, du Père Mangeret intitulé, *Mgr. Bataillon et les missions de l'Océanie centrale*, publié en ...1884.¹¹ Une reprise, en moins bien, serait-on tenté de dire. En effet, la première publication qui comptait deux volumes, avait au moins l'avantage d'un point de vue factuel, d'apporter quelques biographies, de reproduire quelques lettres de missionnaires ou de marins, de fournir quelques références permettant de mieux appréhender l'histoire des missions. Donc inutile de chercher ici autre chose qu'un récit apologétique. De plus, on peut être surpris du fait ce soit l'ouvrage le plus récent qui se révèle le moins intéressant, le plus édulcoré, le plus contrôlé, alors que les sciences sociales ont progressé en un demi siècle. Est-ce à dire que l'organisation plus professionnelle (avec les procures, des publications propres, expositions missionnaires...) des Missions d'Océanie conduit à une communication plus encadrée, calibrée. On est loin des morceaux, même choisis, des lettres des missionnaires publiés dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Si ces ouvrages destinés au grand public ne constituent pas des sources intéressantes, c'est aussi parce que se sont des documents de seconde et même de troisième main, dont la base est en revanche puisée dans l'ensemble des lettres reçues d'Océanie depuis l'époque des pionniers, documents originels et plus originaux.

Ainsi, parmi les pionniers, on ne peut oublier Léopold Verguet,¹² personnage original qui laisse non seulement des lettres mais aussi un ouvrage intitulé : *Histoire de la première Mission catholique* (En Mélanésie) publié en 1854, à Carcassonne. Ethnographe et réel artiste, si son séjour en Océanie est court, c'est un témoin de premier ordre qui assiste, à la mort de Mgr. Epalle dans l'archipel des îles Salomon et découvre des populations autochtones peu ou pas en contact avec des Européens. L'artiste qu'il est nous a laissé des dessins dont la valeur artistique mais aussi documentaire est certaine.

Il ne se contente pas de reproduire dans ses œuvres, les tatouages néo-zélandais ou salomonais, des études de pirogues, la flore ou la faune de ces contrées ou des paysages, mais les accompagne de notes explicatives, n'hésitant pas à indiquer le nom de tel élément ou objet dans les langues locales. C'est sans compter les relevés topographiques et hydrographiques que les marins sauront apprécier. Ces travaux jugés de qualité, vaudront à son livre une réédition. Ce missionnaire éprouvé devait regagner la France et revenir dans son diocèse de l'Aude, dont il sera fait Chanoine et s'intéresser à la photographie et à la restauration de sa cité médiévale de Carcassonne. Les dessins de Verguet sont particulièrement intéressants car il donne à voir l'Océanie en ce milieu du XIX^{ème} siècle, alors que les documents iconographiques sont rares, il faudra attendre le développement de la photographie et du film, supports abondamment utilisés par la propagande missionnaire pour disposer d'images de ces terres lointaines.

¹⁰ Antonin Mangeret sm, *La croix dans les îles du Pacifique, Vie de Mgr. Bataillon de la Société de Marie, évêque d'Enos, premier vicaire apostolique de l'Océanie centrale, 1813-1877*, Procure des Missions d'Océanie, 1932.

¹¹ Antonin Mangeret sm, *Mgr. Bataillon et les missions de l'Océanie centrale*, Vitte Lecoffre, Lyon Paris, 1884.

¹² Léopold Verguet (1817-1914) il arrive en Océanie en 1845, passe 4 mois à Sydney puis rejoint les îles Salomon où il assiste à la mort de Mgr. Epalle. Il s'installe à San Cristoval avant de rejoindre la nouvelle Zélande pour se soigner et finalement regagner la France. Cf. Mervyn Duffy sm - Alois Greiler sm - *Verguet's Sketchbook. A Marist Missionary Artist in 1840s Oceania*, Adelaide, ATF, 2014.

Verguet comme Montrouzier¹³ missionnaire mais aussi naturaliste connu et reconnu, ne sont-ils pas les héritiers des scientifiques embarqués lors des campagnes maritimes du XVIII^e et XIX^e siècle. Ne sont-ils pas aussi les cousins éloignés de ces curés de paroisse qui dans leur pays ou terroir créent, sinon peuplent les sociétés savantes qui fleurissent à cette époque.

Missionnaires et ethnologues reconnus

S'il était nécessaire, pour mieux appréhender les populations qui leur étaient confiées, d'en connaître les us et coutume mais aussi et surtout la langue, certains missionnaires sont allés plus loin dans cette étude, sans doute conscients de leur place d'observateur assez unique, de société amenées à évoluer ; enfin chez certains, l'ethnographie devient une fin en soi, une passion. Cette dernière prend même au XX^e siècle, une tournure scientifique et universitaire avec les Pères O'Reilly, Neyret ou Dubois.

Jean Baptiste Neyret,¹⁴ jeune missionnaire, est envoyé en 1930 dans l'archipel fidjien. Il s'intéresse d'abord pour les besoins de son ministère, à l'apprentissage de la langue locale, collectant des matériaux linguistiques,¹⁵ traduisant des ouvrages pieux mais est resté célèbre, avant tout pour ses recherches ethnographiques. Le fait est, me diriez-vous, assez coutumier, de nombreux missionnaires s'adonnant à de telles recherches, ce qui l'est moins, c'est le domaine choisi : l'ethnographie maritime.

Ces travaux constituent une véritable somme de 2000 pages manuscrites, 600 dessins de pirogues océaniques, réalisés en une trentaine d'années. Bref un travail colossal tant par la masse de connaissances accumulées que par leur qualité. En effet, le chercheur ne s'est pas contenté de décrire avec précision les embarcations, de relever leurs noms locaux, les éléments qui les composent, il met aussi la main à la pâte ou plutôt à la barre, manœuvrant, naviguant, allant même jusqu'à jouer les architectes navals.

Eric Rieth¹⁶ souligne à propos que le Père : « s'appuyant à la fois sur sa vaste culture historique et ethnographique, ainsi que sur son vécu d'océanien d'adoption, situe, chaque fois que c'est possible les bateaux étudiés dans leur contexte culturel, en faisant appel aux sources historiques écrites européennes et aux sources orales océaniques », et d'ajouter « qu'il a un double regard, celui de l'historien des architectures navales premières et de l'anthropologue des bateaux. » En cela, le P. Neyret est bien l'héritier de l'Amiral Pâris, fondateur de l'ethnographie nautique.

S'il y eut des ethnologues connus et même reconnus, d'autres en revanche furent moins chanceux. Tel fut le cas de Jean Baptiste Podevigne.¹⁷ Le personnage est peu banal puisqu'il sera missionnaire dans le Pacifique, aumônier de la France libre (Bataillon du Pacifique), aumônier de Marine à Toulon ou encore des africains immigrés. Mais revenons à sa période océanique, à l'archipel des Salomon. Il s'attelle à l'étude des langues locales, rien d'original en cela, mais il le fait avec zèle, se montrant sévère avec le travail d'un de ces prédécesseur : « *Le premier effort du P. Babonneau fut celui qu'il devait être : la langue. Malheureusement cet effort resta incomplet. Après un an il cessa de collecter les mots. Aussi aujourd'hui notre vocabulaire est-il extrêmement pauvre et, qui plus est, peu sûr. Aucun effort ne semble avoir été fait pour comprendre la technique de la langue... Il y a là une nécessité, car la langue bien comprise livre les secrets de*

¹³ Xavier Montrouzier (1820-1897) Missionnaire, il accompagne comme Léopold Verguet, Mgr. Epalle est assiste à la mort de ce dernier, participant aux premières tentatives infructueuses de missions dans l'archipel des îles Salomon, avant de regagner la Nouvelle Calédonie. Cet homme de foi est aussi un intellectuel qui a étudié les sciences naturelles à la Sorbonne, et dont les travaux scientifiques feront autorité.

¹⁴ Jean Baptiste Neyret est né le 19 juillet 1904, à Tassin (Rhône), ordonné prêtre en 1929. Il part pour l'Océanie en 1930. Décédé à Nouméa en 1987.

¹⁵ Ces matériaux seront utilisés par les auteurs du dictionnaire fidjien officiel, publié en 1941. Récemment le Dr. Paul Geraghty de l'Université du Pacifique sud, un des meilleurs experts en langue fidjienne, reconnaissait l'excellent travail du missionnaire.

¹⁶ Eric Rieth, « *Les manuscrits du père Jean Neyret s.m.* » dans Neptunia, revue des Amis du Musée national de la Marine, numéro 272, Paris, décembre 2013, p. 40-47.

¹⁷ Jean Baptiste Podevigne est né en 1902, en Lozère, ancien élève du collège mariste de Riom, il fait profession de foi religieuse en 1926 et part en 1930 dans l'archipel des Salomon.

l'âme indigène et permet une influence décisive sur les hommes ». ¹⁸ Au-delà du caractère utilitariste de ce travail, le missionnaire s'intéresse aux modes de pensée, croyances et mythes des océaniens. Avec rigueur et méthode, notant les lieux, dates et identités, il recueille une importante documentation ethnographique. relevant les histoires, contes, légendes, et croyances des insulaires, faisant des relevés topographiques, dessinant les objets usuels ou sacrés des Salomonais, mais laissons la parole à notre missionnaire : « *Je me mis à apprendre la langue et dès que je pus comprendre et me faire comprendre, je commençai à recueillir toutes les informations possibles et à les noter de mon mieux, dans l'intention d'exploiter cette mine, quand, l'âge venant qui me forcerait à réduire mes activités, j'aurai le loisir de coordonner les informations ainsi recueillies. Les hommes en ont disposé autrement. L'âge est venu et je suis à peu près les mains vides. Mes notes sont restées à San Cristoval ainsi que le musée que j'avais constitué. On n'en trouve plus de traces. J'avais envoyé une copie en France, il n'en subsiste presque rien...* ». ¹⁹

Le P. Podevigne a, somme toute, une approche assez scientifique, distanciée, et un de ses confrères devait noter à son sujet : « *Il ne voulait pas qu'on les (les salomonais) occidentalise. Je l'entends me dire : On joue avec leur folklore au lieu d'en dégager les lignes vives. On étouffe leurs richesses profondes. Et ces populations sont trop petites pour pouvoir résister à cet étouffement...* »

Comment ne pas évoquer, « last but not least » (le dernier mais non le moindre), le Père Marie Joseph Dubois (1913-1998) ²⁰ missionnaire zélé et scientifique reconnu. Parti pour la Nouvelle Calédonie en 1938, il y occupera différents postes, ²¹ avant d'être nommé définitivement en 1943, à La Roche sur l'île de Maré dans l'archipel des Loyauté. Dès lors, excepté un congé en France (1956) et son second noviciat (1957) passé dans l'île des Pins, il ne devait quitter Maré, pour raison de santé, en 1967 pour s'en retourner en Métropole, totalisant près de 28 années au service de la mission mariste en Calédonie. Avant même de présenter l'œuvre scientifique du Père Dubois, il convient de rappeler le remarquable missionnaire qu'il fut. Les conditions de vie qu'il trouve sur son île sont particulièrement difficiles : « *J'arrive dans une population médicalement abandonnée. C'est la guerre. Je soigne tant que peux avec mes dix doigts, en particulier lors d'une pneumonie-atypique qui a fait auparavant beaucoup de morts dans l'ouest de l'île. Je lutte contre les maladies vénériennes, à l'époque fléau des Iles Loyauté....J'ai l'occasion de voir des horreurs qui heureusement, ont disparu.* », Il prend en charge ses paroissiens tant d'un point de vue spirituel que matériel : « *Je suis curé, directeur d'école. Le nombre des élèves ira en augmentant...Il faut nourrir ce monde. Je fais des travaux de débroussaillage avec des moyens techniques très faibles, car je suis arrivé, comme dans les autres missions, sous le signe de la faim.* »

Très vite ses paroissiens apprécient ses qualités d'organisateur, son esprit pionnier aussi : « *Certains vinrent me trouver pour que je devienne commerçant ! On aboutit à la fondation de la SEM, Société d'entraide maréenne, à capital variable, à personnel variable et à responsabilité limitée. Société non confessionnelle. Beaucoup de protestants m'aideront, alors que des catholiques me créeront des difficultés.* » Cette société participera grandement au développement social et économique de l'île, important camions et machines, construisant citernes magasins et docks, réparant routes et pistes d'aviation...

Lors de son premier contact avec les Maréens le missionnaire découvre : « *une population christianisée mais encore très au courant de ses traditions mythiques.* », et pour les besoins de son apostolat, il commence à apprendre la langue du lieu notant : « *C'est difficile, car à cette époque la formation ethnologique et linguistique n'existait pratiquement pas.* »

¹⁸ Lionel Roos-Jourdan, *Jean Baptiste Podevigne, mariste, missionnaire et marin. L'aumônier baroudeur de Dieu*, in FN 16 (2014) 42-57.

¹⁹ *Introduction aux notes ethnographiques*, 24 juin 1968, A.G.S.M. Rome. Cette transcription comprend près de 80 pages dactylographiées. Pour compléter ce sujet, on lira avec profit les articles de Philippe Schneider : « *Histoire d'un crucifix* », publié le 25 janvier 2009, et « *Jean Baptiste Podevigne missionnaire et collectionneur malheureux* », publié le 27 octobre 2010, sur www.maristes-france.org.

²⁰ Curriculum vitae rédigé par le Père Dubois. Archives région France.

²¹ Parmi lesquels de février à septembre 1939, un séjour à Maré.

Les difficultés ne le rebutent pas, c'est cette connaissance si pointue de la langue qui fera la qualité de ses travaux. Il commence aussi à collecter des matériaux tant linguistiques qu'ethnographiques qui constitueront le corps de son travail sur *la Géographie mythique et traditionnelle de Maré* (Ecole pratique des Hautes Etudes et de sa thèse de doctorat de troisième cycle sur *Mythes et traditions de Maré : les Eletok*. Enfin les archives de la mission formeront la base documentaire de sa thèse de doctorat d'état, ès lettres et sciences humaines sur *les chefferies de Maré* (1973).

Véritable encyclopédiste, le Père Dubois est aussi l'inventeur de plusieurs sites archéologiques et d'un grand oiseau « marcheur » nommé en son honneur *sylviornis néocaledoniae*, sans oublier son goût pour la botanique...

De son propre aveu : « *Il ne se passera pas de jours, jusqu'en 1967, où je n'ai noté quelque chose.* » et d'ajouter : « *Cette activité est un violon d'Ingres, le principal de mon temps étant celui de missionnaire.* »

Effectivement, il faudra attendre son retour en Métropole²² pour que l'actif missionnaire devienne un universitaire reconnu.

Inscrit à l'Ecole pratique des Hautes Etudes dès 1967, il obtient l'année suivante un contrat de recherche au CNRS, puis commence quelques remplacements dans l'enseignement supérieur (Institut catholique, Institut d'ethnologie). En 1970, sa thèse de troisième cycle vient compléter son cursus, alors que l'année suivant il est chargé de cours à l'INALCO et à l'Université de Paris (V). Dans un même temps, il est amené à retrouver la Calédonie pour des missions scientifiques en 1972 et 1974. Enfin, en 1973, une thèse d'état vient couronner ses travaux et une carrière universitaire qu'il terminera comme maître de conférences en 1978. Atteint par la limite d'âge, il continue néanmoins ses activités, multipliant travaux, conférences et publications,²³ participant aux activités de différentes académies.

Pionnier dans le développement de la communauté qui lui était confiée, il l'a aussi été par ses travaux sur la Calédonie, et nombreux sont les chercheurs qui lui doivent beaucoup, à l'image de Pr. Charles Illouz,²⁴ anthropologue, déclarant : « J'ai puisé d'abondance dans son œuvre, allant jusqu'à le solliciter personnellement dans son minuscule bureau de la rue Jean Ferrandi lorsqu'il résidait encore à Paris, pour lui soumettre des idées ou des hypothèses, parfois même les plus fragiles. Il les recevait avec la plus indulgente et bienveillante attention et m'offrait souvent de quoi les étayer quand, à ses yeux, elles le méritaient. La plupart de mes tentatives sont ainsi venues se risquer à l'acuité de son jugement, comme à la générosité de ses encouragements et de son accueil. »

Nous laisserons le mot de la fin à l'hommage rendues par l'INALCO au Père Dubois:²⁵ « En face de l'œuvre innovatrice de Maurice Leenhardt²⁶ aujourd'hui reconnue, respectée et source d'incessants travaux, celle du Père Dubois, autre esprit novateur, mérite certainement et reconnaissance et admiration égales et l'on peut assurer que, dans les années à venir, cet immense

²² Des alertes cardiaques le conduisent à abandonner la Calédonie.

²³ Parmi ses publications un livre autobiographique consacré à ses souvenirs de mission « *Aventurier de Dieu, souvenirs de ma vie de missionnaire* », Anthropos C.U.M., 1985.

²⁴ Charles Illouz, « *Hommage à Marie-Joseph Dubois. Petite énigme d'ethnobotanique* », Maré (îles Loyauté). In: Journal de la Société des océanistes 110 (2000-1) 97-111.

²⁵ Bibliothèque numérique Inalco, section langues océaniques, Jacqueline de la Fontinelle, « *Langues'O 1795-1995 : deux siècles d'histoire de l'Ecole des Langues Orientales* », textes réunis par Pierre Labrousse. Editions Hervas. Paris 1995.

²⁶ Pasteur protestant avant de se consacrer à l'ethnologie de manière scientifique, Maurice Leenhardt appartenait à cette lignée de missionnaires qui pensaient que leur insertion dans la société à évangéliser passait par la connaissance en profondeur de la civilisation. Après avoir passé près d'un quart de siècle en Nouvelle-Calédonie, revint en Métropole où Lucien Lévy-Bruhl et Marcel Mauss, qui avaient suivi ses travaux, le firent entrer dans le monde universitaire. Élu à l'École pratique des hautes études (Ve section) pour y occuper la chaire des religions des peuples sans écriture, il assura de nombreux enseignements. Sur la fin de sa vie, nommé directeur de l'Institut français d'Océanie, il revint pour une année à Nouméa. Il fut aussi directeur du département d'outre-mer du musée de l'Homme, et membre de l'Académie des sciences d'outre-mer. Sources : Jean Poirier, « *Leenhardt Maurice - (1878-1954)* », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 2 janvier 2015. URL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/maurice-leenhardt>

contribution à la connaissance de l'Homme mélanésien sera tenue pour capitale. Au-delà des luttes religieuses, des idéologies coloniales, la Nouvelle-Calédonie hérite, grâce à ces deux missionnaires, de témoignages inestimables sur son passé. »

Le deux papillons mariste:

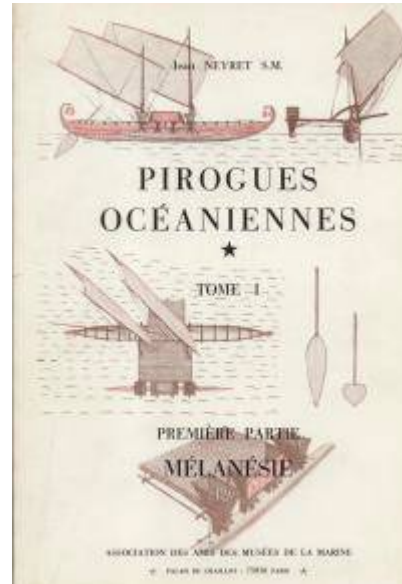
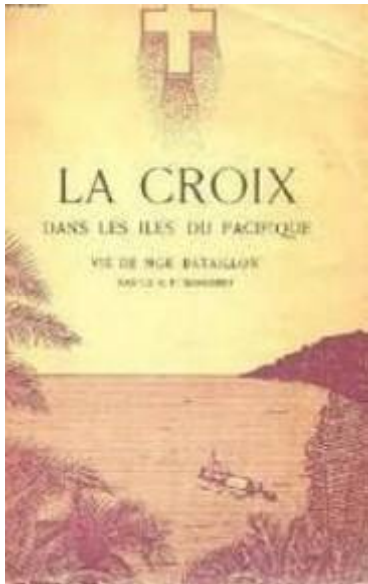


Xavier Montrouzier

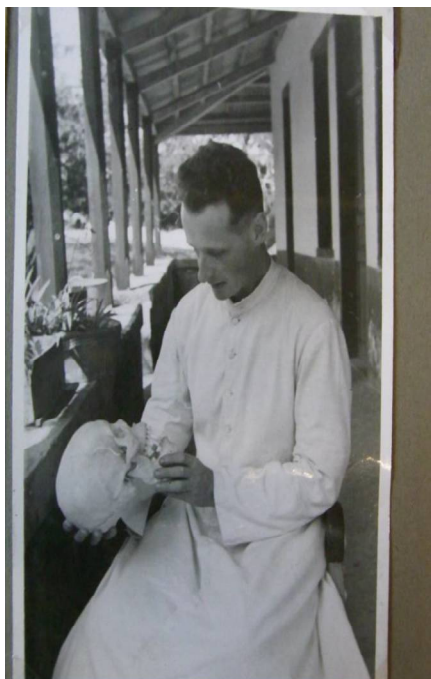


Louis Catherin Servant





Le Père Dubois à Maré, archéologue



Le P. Podevigne lors de son départ en mission

